substantifs de la troisième déclinaison, les formes du féminin distinctes de celles du masculin et les formes du neutre pour les adjectifs, les pronoms relatifs et les adjectifs-pronoms. La colonne centrale présente les informations suivantes : pour les adjectifs, les degrés de comparaisons en (ι)ων, -ιστος, pour les verbes, l'aoriste actif et/ou moyen, les traductions françaises avec, si nécessaire, une brève explication, des mots français, le cas échéant, reliés par leur étymologie au mot grec (deux séries : mots français connus accompagnés d'une définition et mots français apparentés, mais sans définition). Dans la colonne de droite apparaissent des mots grecs pourvus du même radical. En outre, un nombre limité d'expressions courantes est mentionné. Cette présentation très claire, qui distingue bien toutes les informations, permet une étude aisée. On ne peut que se réjouir de disposer d'un *Cahier de vocabulaire grec* soigné et clair qui, tout en maintenant les exigences, s'adapte à la réalité de l'enseignement du grec.

Bruno ROCHETTE

Christine MAUDUIT et Pascale PARÉ-REY (Éd.), *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome : transferts, réécritures, emplois*. Actes du colloque organisé les 11-13 juin 2009 par l'Université Lyon 3 et l'ENS de Lyon. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 465 p. (COLLECTION DU CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 37). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-41-0.

Cet ouvrage, issu d'un colloque organisé à l'Université Lyon 3 et à l'École Normale Supérieure de Lyon (11-13 juin 2009), contient vingt-deux communications, réparties presque à parité entre le grec et le latin. Dix contributions couvrent la littérature grecque, d'Eschyle au lexique byzantin de la Souda, les autres la littérature latine, d'Ennius à saint Jérôme. La répartition des études en deux parties est toutefois fondée sur un autre principe, plus pertinent que celui de la langue de l'auteur citeur : l'*intragénéricité* et l'*intergénéricité*. C'est ainsi que la première partie est consacrée aux modes d'intégration des maximes dans les genres dramatique, comique et tragique, tandis que la seconde s'efforce de dégager les fonctions de ces opérations de remploi : fonction rhétorique, fonction polémique / apologétique, fonction pédagogique / protreptique à la philosophie, fonction éthopoiétique, fonction esthétique et littéraire. Une introduction substantielle et claire propose d'utiles réflexions méthodologiques sur la problématique envisagée ainsi qu'un aperçu du contenu de l'ouvrage, qui souligne le fil conducteur d'une contribution à l'autre. Il est d'abord question de la terminologie. Il s'agit de préciser le sens des termes retenus dans le titre du colloque, à commencer par le mot « maxime », en grec γνώμη, en latin *sententia*. Les traités de rhétorique de l'Antiquité fournissent des définitions de ces termes qui permettent de dégager les caractéristiques essentielles de ce que l'on appelle une maxime : brièveté et concision, contenu relatif à la vie humaine, pensée générale exprimée au moyen de mots de sens plein (verbes, substantifs, adjectifs). Les trois mots « transfert », « réécriture », « emploi », qui sont le fil rouge du colloque et qui déterminent l'axe de réflexion, doivent aussi être précisés. Le « transfert » désigne le déplacement du texte sentencieux d'un contexte vers un autre, la « réécriture » concerne la transformation plus profonde affectant soit le contenu soit la forme, souvent avec une intention parodique, le « emploi », enfin, est relatif, comme en architecture (« matériaux

de emploi »), à la place et la fonction de l'élément transféré dans un nouvel ensemble textuel, une nouvelle architecture. Viennent, pour finir, des remarques sur le contexte dramatique du texte source et les manipulations opérées par les auteurs citateurs. Dans la première partie, quatre études portent sur la tragédie : les sentences religieuses ou morales dans l'*Orestie* d'Eschyle, en particulier l'*Agamemnon* (M. Fartzoff), la réécriture par Sophocle de sentences d'auteurs antérieurs, en particulier Homère, et leur transfert, emploi ou réécriture dans le florilège de Stobée, chez Plutarque, Athénée, Clément d'Alexandrie et Aulu-Gelle (D. Cuny), l'évolution de la maxime tragique dans les fragments tragiques d'époque républicaine (Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, Accius) et dans les tragédies de Sénèque (J. Dangel), les sentences qui caractérisent Hippolyte dans la *Phèdre* de Sénèque, qui accorde une attention particulière à la beauté du personnage (Sénèque, *Phèdre*, 761 : *anceps forma bonum...*) (A. Casamento). Viennent six études sur la comédie : le lien de la maxime avec la philosophie présocratique et pythagoricienne ainsi que l'association du premier représentant de la Comédie ancienne, Épicharme, avec Pythagore, dont il aurait été le disciple (A. de Cremoux), les modes de réécriture des maximes tragiques chez Aristophane, « forger de sentences » (Chr. Mauduit), la dimension métathéâtrale des formes gnomiques dans les trois comédies les mieux conservées de Ménandre, le *Bourru*, la *Samienne* et le *Bouclier* (Chr. Cusset et N. Lhostis), les *Menandri Sententiae*, recueil de sentences monostiches – classées par ordre alphabétique donné par la première lettre de chaque énoncé – connu par des témoins papyrologiques datés entre le I^{er} et le III^e s. ap. J.-C. (C. Pernigotti), la réécriture des maximes tragiques dans l'*Amphitryon* et les *Captifs* de Plaute avec une comparaison avec leur usage dans le *Rudens* et le *Miles Gloriosus* (B. Delignon), une classification des proverbes réemployés par les *lena*e plautiniennes, entremetteuses et nourrices (Chr. Filoche). La contribution de Br. Bureau propose un prolongement en présentant un exemple de commentateur ancien, le commentaire d'Aélius Donat (IV^e s.) sur les sentences de Térence, qui donne à la sentence térentienne une position complexe et ambiguë. La seconde partie du volume est tout aussi riche. Nous y trouvons une étude sur le transfert et le emploi des sentences de Publilius Syrus dans la prose de Sénèque (P. Paré-Rey) ainsi qu'un travail sur la place des énoncés gnomiques dans les fragments de mime (en particulier Labérius) d'Aulu-Gelle et Fronton à Macrobie et saint Augustin en passant par les grammairiens (M.-H. Garelli). Cicéron est bien représenté. Trois études lui sont consacrées : la fonction de la maxime théâtrale dans le *Pro Caelio* et le *Pro Sestio* (G. Moretti), l'exploitation (morale et politique) des sentences issues d'Euripide (notamment les *Phéniciennes*) et d'Ennius (en particulier la *Medea exsul*) dans les lettres et les ouvrages philosophiques, entre 54 et 43 (M. Ledentu), les modalités de l'insertion dans l'œuvre philosophique des maximes de Térence – en particulier le célèbre vers de l'*Heautontimoroumenos* (77) : *Homo sum, humani nil a me alienum puto*, cité par Cicéron à deux reprises (L. Hermand). Le domaine latin est encore représenté par l'étude d'A. Bonandini sur l'emploi de deux maximes théâtrales dans l'*Apocolokyntose* de Sénèque (le *Cresphonte* d'Euripide et l'*Iphigénie* d'Ennius) et par la contribution de R. Courtney sur le mode de prélèvement et de emploi des *sententiae* dramatiques (vingt-cinq au total) chez saint Jérôme. Pour le versant grec, on trouve les orateurs attiques (S. Gotteland), Lucien (V. Visa-Ondarçuhu), Galien (I. Boehm) et, *last but not least*, la Souda (V. Fromentin). Tandis que Démosthène

reprend les maximes utilisées par Eschine dans un but parodique, Lycurgue exploite la maxime tragique comme une sagesse intemporelle en vue d'une restauration des fondements moraux d'Athènes. Dans *Les sectes à l'encan* (9-10), Lucien cite un vers de l'*Hippolyte* d'Euripide (612 : « la langue a juré mais l'esprit n'a pas juré ») passé en proverbe. Chez Galien, les maximes dramatiques, citations de seconde main, issues des lexiques ou extraites de textes philosophiques, apparaissent dans trois types de contexte : général, lexical et médical. La Souda comporte un grand nombre de citations de Sophocle, gnomiques ou non, qui ne sont jamais signalées comme telles. Les scholies anciennes de Sophocle ont joué un rôle important dans la rédaction de ces citations. De plus, les lexicographes de la Souda connaissaient par cœur les *gnômai* sophocléennes et accordaient beaucoup d'attention au potentiel gnomique des énoncés tragiques. Le volume, fort soigné, dans un format toutefois inhabituel qui le rend un peu difficile à manier, se termine par les résumés en français et en anglais des contributions (p. 385-404), un *index locorum* très étoffé (p. 405-425), un *index rerum* fort utile (p. 427-430) et, enfin, une importante bibliographie (p. 431-456). Cet ouvrage savant sur l'usage fait par les auteurs grecs et latins des maximes théâtrales est le reflet d'un courant neuf de la recherche, très stimulant et très prometteur.

Bruno ROCHETTE

Sandrine COIN-LONGERAY (Éd.), *L'amour et la haine. Études littéraires et lexicales*. Paris, Chemins de traverse, 2011. 1 vol. 15 x 21 cm, 434 p. (TRABOULES). Prix : 38 €. ISBN 978-2-313-00310-7.

Ce volume réunit les contributions présentées lors du colloque *Eris Eros, l'amour et la haine : l'expression des sentiments* qui s'est tenu à Saint-Étienne en janvier 2009. Le grec et le latin sont représentés à parité, puisque sept contributions d'ordre sémantique ou lexical portent sur l'une et sept sur l'autre langue. Elles s'intéressent à l'expression et à l'utilisation littéraire de ces sentiments : les mots utilisés, les nuances apportées par chaque auteur ou genre, comme l'épigramme romaine, la place des sentiments dans la construction des œuvres poétiques, la façon dont se structure ce champ sémantique et la manière dont il est utilisé selon le genre littéraire et les auteurs. Pour commencer, B. Mezzadri s'intéresse à Arès, le plus haï des dieux. La pensée polythéiste utilise les sentiments de haine et d'amour, d'attraction et de répulsion, pour exprimer les relations entre les domaines incarnés par les puissances divines. Arès offre un point d'accès privilégié aux modes de structuration du panthéon grec et à l'usage théologique des sentiments. L'*Hymne homérique à Déméter*, qui raconte le mythe de l'enlèvement de Perséphone par Hadès, étudié par N. Le Meur-Weissman, met en scène deux des principales formes d'amour entre êtres humains ou divins, l'amour maternel et l'amour conjugal. Vient ensuite Homère. S. Coin-Longeray tente de déterminer la signification exacte de l'ἔρις homérique, qui connaît dans l'*Illiade* un emploi spécifique (« l'*eris* de guerre ») faisant entrer le terme dans le champ sémantique de l'affectif. M. Briand montre l'importance des sentiments d'affection et de rejet dans l'épigramme lyrique en étudiant φίλος, ἐχθρός, ἐρατός chez Pindare. Dans la tragédie, amour et haine ont une fonction dramatique évidente, puisque le genre est fondé sur la passion et ses ravages. M. Fartzoff étudie des exemples caractéristiques